soleil vert

New York - Août 1999. Au milieu d'une population de trente-cinq millions d'hommes qui a retrouvé les Fléaux et les Grandes Peurs du Moyen Age, un jeune policier, Andrew Rusch, recherche l'auteur du meurtre de Mike O'Brien, un des gros bonnets du marché noir. Mais pourquoi poursuivre un criminel quand on sait que la victime méritait mille fois la mort? Comment faire respecter la "loi et l'ordre" quand on est soi-même talonné par la solitude, l'angoisse et le désespoir? Au cours d'une enquête mouvementée, alors qu'à la veille de l'an 2000 la ville est infestée par les Prophètes du Malheur, Andrew Rusch va découvrir sur quoi se fonde la Puissance des Maîtres du Futur.

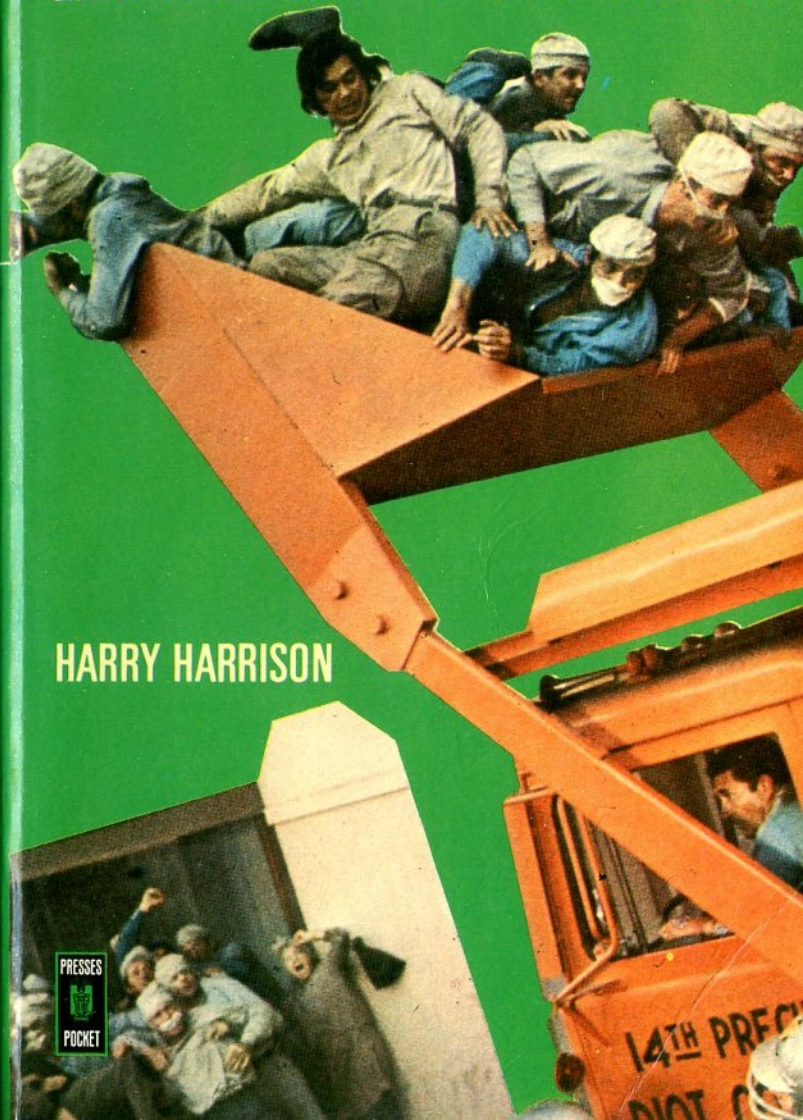
Alliant la tradition du roman noir aux sortilèges du Space Opera, LE SOLEIL VERT est un grand voyage au cœur d'un avenir possible. Peut-être inévitable...

Photo du film M.G.M. *Soleil vert*, distribué par Cinema International Corporation.

III - 75
VOLUME SIMPLE

soleil vert

GRAND PRIX DU FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE D'AVORIAZ 1974



HARRY HARRISON

PRESSES POCKET

HARRY HARRISSON

SOLEIL VERT

PRESSES POCKET
116, RUE DU BAC, PARIS

Le titre original de cet ouvrage est
MAKE ROOM! MAKE ROOM!

Traduit de l'anglais par
E. DE MORATI

Faites de la place !
Faites de la place !

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective,* et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Harry Harrisson, 1966.
© Presses de la Cité 1974, pour la traduction française.

New York — Août 1999. Au milieu d'une population de trente-cinq millions d'hommes qui a retrouvé les fléaux et les Grandes Peurs du Moyen Age, un jeune policier, Andrew Rush, recherche l'auteur du meurtre de Mike O'Brien, un des gros bonnets du marché noir. Mais pourquoi poursuivre un criminel quand on sait que la victime méritait mille fois la mort? Comment faire respecter « la loi et l'ordre » quand on est soi-même talonné par la solitude, l'angoisse et le désespoir? Au cours d'une enquête mouvementée, alors qu'à la veille de l'an 2000, la ville est infestée par les Prophètes du Malheur, Andrew Rush va découvrir sur quoi se fonde la Puissance des Maîtres du Futur.

Alliant la tradition du roman noir aux sortilèges du Space Opera, LE SOLEIL VERT est un grand voyage au cœur d'un avenir possible. Peut-être inévitable...

⁂

De ce roman de Harrisson, la Metro Goldwyn Mayer a tiré un grand film mis en scène par Richard Fleischer et dont la vedette est Charlton Heston. Conseiller technique du film, le professeur Bowerman écrit :

« J'ai accepté de servir de conseiller technique pour LE SOLEIL VERT parce que j'estime que ce film offre une image réaliste de notre avenir.

J'ai la ferme conviction qu'une croissance démographique sauvage s'ajoutant à la pollution croissante de l'atmosphère et des mers constitue le problème le plus grave que l'humanité ait présente-

ment à résoudre. Si l'univers continue d'être pollué et surpeuplé, il en résultera inévitablement des bouleversements considérables dans notre mode de vie, une prolifération de crimes, de meurtres, de révoltes et un état général de misère et de famine.

A moins que des mesures soient prises *dès maintenant*, nos cités déborderont bientôt de chômeurs, réduits au vagabondage et dépendant pour leur subsistance de l'aide du gouvernement. Les commodités auxquelles nous sommes accoutumés (l'électricité, la lumière, la chaleur, etc...) ne seront plus disponibles. Les sous-sols du métro deviendront de vastes dortoirs, des véhicules, désormais inutilisables, encombreront les rues et les transports aériens seront paralysés.

Certains pays, comme l'Inde, ont déjà atteint le point critique. A New Delhi, 50 000 hommes et femmes vivent et dorment dans les rues. Les fourgons emportent chaque matin des centaines de cadavres. Les statistiques concernant Bombay et Calcutta sont encore plus effrayantes.

Les conséquences d'une attitude de « laisser-faire » seraient désastreuses. Je suis en désaccord radical avec ceux qui soutiennent que la terre peut supporter indéfiniment la croissance démographique présente. Nos réserves nutritives s'épuisent, nos océans se meurent, notre atmosphère devient chaque jour plus impure et nos ressources minérales sont exploitées largement au-delà des limites raisonnables.

Certains prétendent que de tels propos ne sont pas fondés et que ces craintes sont excessives. En tant que spécialiste de l'environnement, j'insiste sur le fait qu'elles sont justifiées. Il est encore temps de faire marche arrière, et d'agir. Dans le cas contraire, LE SOLEIL VERT cesserait d'être un simple avertissement. Il deviendrait l'épitaphe de l'humanité. »

PROLOGUE

En décembre 1950, le Président des Etats-Unis, Dwight D. Eisenhower déclarait : « Aussi longtemps que je serai là, ce gouvernement n'aura pas de doctrine politique ferme sur le problème du contrôle des naissances. Ce n'est pas notre affaire. » Depuis cette époque, ça n'a été l'affaire d'aucun autre gouvernement américain.

En 1950, avec seulement 9 % de la population mondiale, les Etats-Unis consommaient 50 % des matières premières du globe. Ce pourcentage continue à s'élever, et, au taux de croissance actuel, les Etats-Unis consommeront dans quinze ans plus de 83 % des ressources annuelles du monde en matières premières. A la fin du siècle, si notre population continue à s'accroître au même rythme, ce pays aura besoin de plus de 100 % des ressources de la planète pour maintenir nos standards de vie habituels. C'est une impossibilité mathématique — sans compter le fait qu'il y aura alors sept milliards d'hommes sur terre et que, peut-être, ils aimeront avoir, eux aussi, des matières premières.

Dans ces conditions, à quoi l'univers ressemblera-t-il?

PREMIÈRE PARTIE

Lundi 9 août 1999.

New York : volé à des Indiens trop confiants par de rusés Hollandais, pris aux Hollandais par des Anglais belliqueux, repris enfin aux Anglais devenus pacifiques par les colons révolutionnaires. Il y a des dizaines d'années que l'on a brûlé ses arbres, rasé ses collines, comblé et drainé ses lacs. Ses sources d'eau pure ont été emprisonnées sous terre pour être déversées directement dans les égouts. Lançant depuis son île natale des tentacules urbanisées, la ville est devenue une Megalopolis qui couvre la moitié d'un archipel, longeant l'Hudson River du côté nord-américain. L'ancêtre, c'est Manhattan : une plaque de granite primaire et de roche métamorphique bordée de tous côtés par l'eau, plantée comme une araignée de pierre au milieu de sa toile, réseau de ponts, de tunnels, de câbles et de rails. Incapable de s'épandre à l'extérieur, Manhattan s'est contractée sur elle-même, se nourrissant de sa propre chair, abattant les vieilles constructions pour en élever de nouvelles, de plus en plus hautes — jamais assez hautes pourtant, car il ne semble pas y avoir de limites à l'accroissement des hommes. Ils se compressent, venant de partout pour y élever leurs familles, les familles des enfants de leurs enfants, jusqu'à ce que la ville

soit peuplée comme aucune ville ne l'a jamais été dans l'histoire du monde.

Par cette chaude journée d'août de l'année 1999, il y a — à quelques milliers près — trente-cinq millions d'hommes à New York.

I

Le soleil d'août se frayait un chemin par la fenêtre ouverte et venait brûler les jambes nues d'Andrew Rush jusqu'à ce que l'inconfort de cette position le fasse revenir des profondeurs de son sommeil. Lentement il prit conscience de la chaleur, de sa moiteur et de la rugosité du drap sur lequel il reposait. Il se frotta les paupières, puis resta là, regardant le plâtre craquelé et taché du plafond, à moitié éveillé seulement, ne sachant même pas où il était pendant ces premiers instants de réveil, bien qu'il vécût dans cette pièce depuis plus de sept ans. Il bâilla, et la sensation d'étrangeté s'évanouit tandis qu'il attrapait la montre posée sur la chaise à côté du lit. Il bâilla de nouveau tout en clignant de l'œil pour apercevoir les aiguilles difficiles à localiser sous le cadran rayé. Sept... sept heures du matin, et il y avait un petit chiffre 9 au milieu du petit cadran carré. Lundi 9 août 1999 — et déjà une chaleur de fournaise, la ville déjà plongée dans la vague torride où New York cuisait et s'asphyxiait depuis dix jours. Andy essuya la transpiration qui perlait à son côté, mit ses jambes à l'écart du soleil puis remonta l'oreiller sous sa tête. De l'autre côté de la mince cloison qui divisait la pièce en deux venaient un ronflement mécanique

qui s'enfla jusqu'à devenir un bourdonnement aigu.

— ... jour, cria-t-il en essayant de couvrir le bruit.

Il se mit à tousser. Toussant toujours, il se leva, comme à regret, et traversa la pièce pour se servir un verre d'eau au réservoir suspendu au mur; l'eau coula en un mince filet de couleur trouble. Il l'avala puis donna un coup de poing sur le cadran du réservoir. L'aiguille oscilla et s'arrêta au mot VIDE. Il faudrait le remplir; il fallait qu'il voie ça avant d'aller à quatre heures signer au commissariat. La journée était commencée.

Une glace en pied, rayée du haut en bas par une fissure, était fixée sur le devant de la grosse armoire. Il se regarda en frottant sa joue râpeuse. Personne ne devrait se regarder le matin, quand il est nu et dévoilé, décida-t-il avec dégoût, en fronçant les sourcils à la vue du blanc cadavérique de sa peau et de ses jambes arquées généralement cachées par son pantalon. Comment s'était-il arrangé pour avoir les côtes saillantes comme celles d'un cheval affamé et, en même temps, un ventre proéminent? Il se pinça la peau et décida que ce devait être son régime sédentaire, cette habitude d'être perpétuellement planté sur une chaise. Mais, au fond, son visage n'avait pas l'air gras. Son front reculait un peu plus chaque année, mais depuis qu'il portait les cheveux coupés courts ça ne se remarquait pas trop. « Tu as à peine dépassé trente ans, se dit-il, et déjà des rides autour des yeux. Et tu as un trop grand nez. »

Il ne restait plus qu'un seul slip dans le tiroir, et il l'enfila; il y avait une autre chose à se rappeler aujourd'hui : la lessive. On entendait toujours les mêmes gémissements aigus de l'autre côté de la cloison. Il poussa la porte de communication.

— Tu vas avoir un infarctus, Sol, dit-il à l'homme à la barbe grise qui, perché sur une bicyclette sans roues, pédalait avec une telle ardeur que la sueur coulait le long de son torse jusqu'à la serviette nouée autour de sa taille.

— Jamais d'infarctus, dit Salomon Kahn en reprenant laborieusement son souffle. Je fais ça quotidiennement depuis si longtemps que mon cœur serait perdu si j'arrêtais. Et pas de cholestérol dans mes artères non plus. L'alcool qui y circule régulièrement en prend soin. Et pas de cancer du poumon puisque je ne fume plus. Et d'ailleurs je n'en ai pas envie. Et, à soixante-quinze ans, pas d'ennui de prostate du fait que...

— Sol, s'il te plaît. Epargne d'horribles détails à un estomac à jeun. Il te reste un cube de glace?

— Prends-en deux. La journée est chaude. Et ne laisse pas la porte ouverte trop longtemps.

Andy ouvrit le petit réfrigérateur au coin du mur, retira rapidement le container, en plastique, de margarine, attrapa deux cubes de glace qu'il laissa tomber dans un verre, puis claqua la porte. Il remplit le verre avec l'eau du réservoir du mur et le posa sur la table avec la margarine.

— Tu as déjà mangé? demanda-t-il.

— Je te rejoins. Maintenant j'ai besoin de me retaper. J'ai écouté les nouvelles de six heures. Les Vieux organisent une marche de protestation aujourd'hui sur le quartier général des vivres. C'est là que tu verras des infarctus!

— Je ne verrai rien, Dieu merci. Je ne travaille pas avant quatre heures, et Union Square n'est pas dans notre circonscription.

Il ouvrit la boîte à pain et attrapa un cracker rouge et carré, puis poussa la boîte vers Sol. Il étala une fine couche de margarine et prit un morceau, se pinçant le nez tout en mâchant.

— Je crois que cette margarine est tournée.

— Comment veux-tu le savoir? grogna Sol en mordant un cracker sec : tout ce qui est fait à base de

blanc de baleine et d'huile de moteur est tourné d'avance.

— Maintenant, tu te mets à parler comme un naturiste, répondit Andy en faisant passer son cracker avec une gorgée d'eau froide. Les matières grasses pétrochimiques ont à peine un goût et tu sais bien qu'il n'y a plus de baleines. Donc ils n'utilisent pas le blanc. C'est une bonne huile chloralée.

— Les baleines, le plancton, l'huile de hareng, tout ça, c'est pareil. J'évite tout ça, et ainsi il ne me pousse pas de nageoires.

On frappa à la porte et il se mit à grogner :

— Pas encore huit heures, et ils sont déjà sur votre dos.

— C'est peut-être autre chose, dit Andy en se dirigeant vers la porte.

— Ça pourrait, mais ça n'est pas. Tu sais aussi bien que moi que c'est le coursier. Je te parie des dollars contre des bonbons que j'ai raison. Tu vois?

Il hocha la tête, tristement satisfait, quand Andy ouvrit la porte et qu'ils virent le coursier, maigre et pieds nus, qui se tenait dans le hall sombre.

— Qu'est-ce que vous voulez, Woody? demanda Andy.

— Je cherche pas d'histoires...

Woody zozotait et mâchait du chewing-gum. Il avait à peine vingt ans, et déjà plus une dent dans la bouche.

— Le lieutenant a dit de porter ça, alors voilà.

Il tendit à Andy le message qui portait son nom écrit au recto.

Andy se tourna vers la lumière pour l'ouvrir. Il déchiffra les pattes de mouche que le lieutenant avait tracées sur l'ardoise puis, après avoir apposé à la craie ses initiales au bas du message, il le rendit au coursier. Il ferma la porte derrière lui et retourna finir son petit déjeuner, d'un air pensif.

— Ne me regarde pas comme ça, dit Sol, ce n'est pas moi qui ai envoyé le message. Est-ce que j'ai tort en pensant que ce n'est pas la meilleure des nouvelles?

— Ce sont les Vieux, ils bloquent déjà la place et le commissariat a besoin de renfort.

— Mais pourquoi toi? Ça a l'air d'un boulot pour chiens de chasse.

— Chiens de chasse! Où vas-tu chercher cet argot médiéval? Evidemment ils ont besoin de policiers en tenue, pour la foule, mais il y a aussi des inspecteurs. Pour choper les provocateurs patentés, les pickpockets, les voleurs à la tire, et tout le reste. Il va y avoir des morts dans ce parc aujourd'hui. Il faut que j'y sois vers neuf heures. J'ai encore le temps d'aller chercher de l'eau.

Andy enfila lentement son pantalon et une chemise de sport trop large, puis mit à chauffer une bassine d'eau sur la fenêtre. Il attrapa les deux jerricans de dix litres et sortit. Sol était devant la télévision, plissant les yeux en regardant par-dessus la monture de ses lunettes démodées.

— Je te prépare quelque chose à boire pour quand tu rentreras, ou bien il est trop tôt?

— Tel que je me sens aujourd'hui, ce ne sera pas trop tôt, sûrement pas.

Le hall, une fois qu'il eut fermé la porte, était noir comme de l'encre. Il longea avec précaution le mur jusqu'à l'escalier, lâchant un juron en manquant de s'étaler sur un tas d'ordures. Deux étages plus bas, on avait percé une fenêtre, et il passait assez de lumière pour qu'il puisse trouver son chemin le long des deux derniers étages. Après le froid humide des couloirs de l'immeuble, la chaleur de la Vingt-cinquième Rue le frappa comme une vague de moisissures, un ramassis de miasmes faits de décomposition. Saleté. Une humanité sans soin. Il dut se tailler une route parmi les

femmes qui emplissaient déjà les pas-de-porte marchant avec soin pour éviter les enfants qui jouaient à ses pieds. Le trottoir était encore à l'ombre, mais tellement rempli de monde qu'il marchait sur la chaussée, bien éloigné du bord afin d'éviter les ordures et les déchets entassés. Les grandes chaleurs avaient ramolli le macadam qui collait à la semelle de ses chaussures. Il y avait la queue habituelle au point d'eau du coin de la Septième Avenue, mais elle se dispersa quand il l'atteignit. Andy vit que le policier de service fermait à clé la porte de métal.

— Qu'est-ce qu'il se passe? je croyais que c'était ouvert jusqu'à midi?

Le policier se retourna, la main restant machinalement près de son revolver jusqu'à ce qu'il ait reconnu l'inspecteur de sa propre circonscription. Il rejeta sa casquette en arrière pour essuyer la sueur de son front du revers de la main.

— Ordres du brigadier. Tous les points d'eau fermés pour vingt-quatre heures. Le niveau du réservoir est bas à cause de la chaleur. On doit économiser l'eau.

— Fichues instructions, dit Andy en regardant la clé toujours à la serrure. Je pars pour le service maintenant. Ça veut dire que je ne vais pas boire pendant deux jours...

Après avoir soigneusement regardé autour de lui, le policier déverrouilla la porte et attrapa l'un des jerricans d'Andy.

— Un seul devrait vous suffire. (Il le mit sous le robinet jusqu'à ce qu'il soit plein, puis baissa la voix.) Ne le répétez pas, mais on dit qu'il y a eu un autre dynamitage de l'aqueduc dans la région nord.

— Encore ces fermiers?

— Sans doute. J'étais de garde là-bas avant de venir à la circonscription. C'était dur. Ils vous feraient sauter en même temps que l'aqueduc. Sans problème. Ils disent que la ville leur vole leur eau.

— Ils en ont assez, dit Andy en empoignant son chargement. Plus que ce dont ils ont besoin. Et il y a trente-cinq millions de gens ici qui ont sacrément soif.

— Ça, qui pourrait le nier? dit le flic en claquant la porte qu'il verrouilla à double tour.

Andy prit le chemin du retour au milieu de la foule des passants. Il passa d'abord dans la cour. Toutes les toilettes étaient occupées. Quand finalement il put pénétrer dans une des cabanes, il emporta les jerricans avec lui. L'un des gosses qui jouaient sur le tas d'ordures contre la palissade les aurait sûrement volés s'il les avait laissés sans surveillance.

Quand il eut une fois de plus monté ses escaliers et ouvert la porte, il entendit le bruit bien net des cubes de glace s'entrechoquant dans un verre.

— C'est la *Cinquième Symphonie* de Beethoven que tu joues là?

— C'est mon air favori, dit Sol en sortant deux verres glacés du réfrigérateur.

Avec l'air d'accomplir une cérémonie, il jeta un petit oignon dans chaque verre. Il en passa un à Andy qui aspira soigneusement le liquide glacé.

— Quand je goûte un de ces trucs-là, Sol, je finis presque par croire que tu n'es pas dingue du tout. Pourquoi est-ce qu'on appelle ça un Gibson?

— Un secret perdu au cours du temps.

— Merci, dit Andy en finissant son verre. La journée a l'air déjà meilleure.

Le soleil était plus haut maintenant, et la chaleur montait de la rue, ruisseau de goudron coulant dans une vallée de béton. L'ombre était plus réduite et l'escalier était si encombré qu'il eut du mal à quitter le pas de la porte. Il poussa avec précaution une fille au nez rouge vêtue d'un tee-shirt d'étoffe grossière et descendit une marche. Les femmes, décharnées, passaient

à côté de lui avec des airs dégoûtés, en l'ignorant, mais les hommes le regardaient avec un air de haine froide sur le visage. Ceci leur donnait une apparence semblable, comme s'ils étaient tous membres de la même famille en colère. Andy accrocha son pas au dernier et, quand il atteignit le trottoir, sauta par-dessus la jambe d'un vieillard allongé là de tout son long. Il avait l'air mort, et aurait pu l'être sans que personne ne s'en occupe. Son pied était nu et sale; une ficelle reliait sa cheville à un bébé nu assis un peu plus loin sur le trottoir, mâchant un déchet de matière plastique. Le bébé était aussi sale que l'homme, et la ficelle était enroulée autour de sa poitrine, juste sous les aisselles à cause de son ventre lourd et gonflé. Le vieillard était-il mort? Il est vrai que ça n'avait guère d'importance. Son seul boulot dans la vie était de servir de point d'ancrage au bébé, et il faisait ça aussi bien mort que vivant.

Seigneur, je suis morbide ce matin. Ça doit être la chaleur, pensa Andy. C'est cet été sans fin et tous ces soucis, on dirait qu'ils se suivent à la queue-leu-leu. D'abord la chaleur, ensuite la sécheresse, les magasins pillés et maintenant les Vieux. Ils étaient dingues de sortir aujourd'hui. Ou peut-être le temps les avait-il rendus fous. Il faisait trop chaud pour réfléchir; quand il tourna le coin de la rue, toute la longueur de la Cinquième Avenue avait l'air d'être en feu, et il sentit la violence du soleil sur son visage et ses bras. Sa chemise lui collait déjà dans le dos, et il n'était même pas encore neuf heures moins le quart.

Il faisait meilleur sur la Vingt-troisième Rue, en longeant l'ombre du métro suspendu. Il marcha lentement dans l'obscurité en gardant un œil sur la circulation des charrettes à bras. Autour de chaque pilier du viaduc, un petit noyau de gens, cramponnés comme des coquillages, étendaient leurs jambes presque à portée des voitures. Au-dessus, il y eut le bruit

sourd d'un camion qui passait sur le viaduc, et il aperçut un peu plus loin un car garé devant le commissariat. Des policiers en uniforme grimpaient lentement à l'arrière et le commissaire Grassioli se tenait près de la cabine en parlant au brigadier. Il fronça les sourcils en apercevant Andy, et un tic nerveux agita sa paupière gauche, comme un clignement de colère.

— Il est bien temps de vous pointer, Rush, dit-il en inscrivant une marque sur son carnet.

— C'était mon jour de congé, chef, je suis venu dès que le coursier est passé.

Il fallait se défendre contre Grassy, sinon il vous rentrait dedans : il avait des ulcères, du diabète, et le foie en piteux état.

— Un flic est en service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Alors fichez-moi votre carcasse dans ce car. Et, vous et Kulozik, vous avez intérêt à me ramener quelque chose. J'ai eu des plaintes de Centre Street.

— Oui, chef, dit Andy au commissaire qui lui tournait le dos pour rentrer au local.

Andy grimpa les trois marches qui menaient à la porte arrière et s'assit sur la banquette à côté de Steve Kulozik, qui somnolait depuis le départ du commissaire. C'était un type solide, dont on ne savait s'il était gras ou musclé. Il portait un pantalon de coton froissé et une chemise à manches courtes comme celle d'Andy, son pan de chemise flottant également pour cacher le revolver et l'étui. Il ouvrit l'œil et poussa un grognement quand Andy s'installa à côté de lui puis se laissa aller de nouveau au sommeil.

Le démarreur poussa des plaintes pendant un bon moment jusqu'à ce qu'enfin le gas-oil de mauvaise qualité arrive jusqu'au moteur qui se mit lentement en marche en frémissant. Les policiers en uniforme étaient assis de côté sur des bancs. Ils pouvaient ainsi

s'aérer au vent de la route et observer en même temps les rues encombrées de passants : la police n'était pas populaire cet été-là. Si on leur jetait quelque chose, ils voulaient avoir le temps de le voir venir. Une soudaine vibration parcourut le car tandis que le chauffeur rétrogradait et klaxonnait, se forçant un passage parmi la foule et le fourmillement des multitudes de charrettes à bras. Près de Madison Square, de son marché aux puces et de son village de toile, les gens marchaient sur la chaussée. Quand ils arrivèrent à la ville basse, les Vieux étaient déjà là en force, ne se pressant pas de faire un passage au car. Les policiers assis les regardaient avec indifférence alors qu'ils avançaient parmi la multitude en marche : des têtes grises, chauves, la plupart appuyés sur des cannes. L'un d'eux, barbu, marchait sur des béquilles. Beaucoup de fauteuils roulants. Quand ils arrivèrent à Union Square, le soleil, maintenant dégagé de l'obstacle des bâtiments, les brûla implacablement.

— C'est de l'assassinat, cria Steve Kulozik en descendant du car. Sortir tous ces vieux gâteux par la chaleur, ça va en tuer la moitié. Il fait au moins trente-cinq, au soleil. Il faisait trente-quatre à huit heures.

— Les toubibs sont là pour ça, dit Andy en désignant de la tête un groupe d'hommes en blanc qui déchargeaient des brancards à côté d'un camion du service des Hôpitaux.

Les policiers se disposèrent devant la foule qui avait déjà envahi le parc, regardant vers le podium disposé au centre. Un grattement amplifié et un ronflement rapidement maîtrisé : on essayait les haut-parleurs.

— Record battu, dit Steve en examinant la foule attentive. J'ai entendu dire que les réservoirs sont si bas qu'il y a quelques points d'eau complètement à

sec. Ça, et les péquenots qui se remettent à dynamiter...

Le bruit de fond des haut-parleurs fut couvert par l'écho de tonnerre d'une voix amplifiée.

— Camarades, mes amis, mesdames, chers membres des Vieux Américains, je demande votre attention. J'ai commandé quelques nuages pour ce matin, mais il semble que l'ordre n'ait pas été transmis...

Un murmure d'appréciation monta du parc, il y eut quelques applaudissements.

— Qui est-ce qui parle? demanda Steve.

— C'est Reeves, celui qu'ils appellent Kid Reeves parce qu'il a seulement soixante-cinq ans. En ce moment, c'est le chargé d'affaires des Vieux, mais il deviendra leur président l'année prochaine s'il continue comme ça...

Ses mots furent couverts par la voix de Reeves qui s'élevait de nouveau dans l'air torride.

— Mais nous avons assez de nuages dans notre vie. Nous pouvons peut-être alors rester sans nuage dans le ciel.

Cette fois il y eut une pointe de colère dans la réponse grommelée par la foule.

— Les autorités disent qu'on ne peut pas travailler, quelles que soient notre force et nos capacités. Ils ont pris la décision mesquine, insultante, misérable de nous faire vivre de nos rentes, mais l'argent vaut de moins en moins cher chaque année, chaque mois, presque chaque jour.

— Voilà le premier, dit Andy en montrant un homme dans la foule qui tombait sur les genoux en se tenant la poitrine.

Il allait s'élancer, mais Steve Kulozik le retint.

— Laisse ça pour eux, dit-il en montrant deux médecins qui s'avançaient déjà. Attaque cardiaque ou insolation. Et ce ne sera pas le dernier. Allons-y, promenons-nous dans la foule.

— ... une fois de plus nous sommes appelés à nous unir... les forces qui ont amené l'accroissement de la pauvreté, de la faim... la flambée des prix a effacé...

Il ne semblait y avoir aucune commune mesure entre la petite silhouette au loin sur le podium et la voix qui tonnait tout autour. Les deux policiers se séparèrent, et Andy poursuivit lentement son chemin dans la foule.

— ... nous n'accepterons plus les produits de deuxième choix, de troisième choix ou de quatrième choix qu'on nous offre en ce moment. Nous n'allons plus accepter le coin pourri d'un foyer pour y somnoler et y crever de faim. Nous sommes un élément vital — ou plutôt je dirai que nous sommes l'élément vital de la population. Un réservoir d'expérience, de sagesse, de jugement. Laissons la mairie, Albany et Washington faire ce qu'ils veulent, mais qu'ils se méfient, parce qu'au moment du dépouillement des bulletins de vote, ils découvriront...

Les mots tombaient en rafales sur la tête d'Andy, mais il n'y faisait pas attention. Il avançait entre les rangées douloureusement attentives des Vieux, le regard en alerte à travers cet océan de bouches sans dents, de joues grises et d'yeux vitreux. La pègre n'était pas là. Le commissaire s'était trompé, les pickpockets connaissaient quelque chose de mieux que ce genre de foule. Fauchés comme les blés, ces gens-là. Tous. Quant aux exceptions, ils devaient serrer leur fortune dans des vieux porte-monnaie contre leurs sous-vêtements.

Il y eut un mouvement de foule, et deux jeunes garçons pénétrèrent en riant et en se faisant des crocs-en-jambe, jouant à celui qui tomberait le premier.

— Ça suffit, dit Andy en se plantant devant eux. Calmez-vous et sortez du parc, les gars, il n'y a rien pour vous ici.

— Quoi! Qui c'est qui va nous dire de...

— C'est la loi qui le dit, leur lança Andy en sortant son pétard de sa poche et en le levant d'une façon menaçante. Circulez!

Ils se retournèrent sans un mot et sortirent de la foule. Il les suivit un moment pour s'assurer qu'ils partaient vraiment. Des gosses, pensa-t-il en rengainant son revolver, dix ou onze ans, mais il fallait les surveiller de près. Il ne fallait pas leur laisser l'avantage, faire attention à ne pas leur montrer le dos. S'ils étaient assez nombreux, ils vous fichaient par terre et vous tailladaient avec des bouts de verre comme ils avaient fait avec le malheureux Taylor.

Quelque chose semblait posséder les vieillards. Ils s'étaient mis à osciller de droite à gauche et, quand la voix du haut-parleur se taisait par instants, on entendait des cris derrière le podium. Il semblait y avoir des troubles, et Andy accéléra son allure. La voix de Reeves se tut brusquement. Les cris étaient plus violents, et on entendait du fracas de verre brisé. Une voix nouvelle sortit du haut-parleur.

— Ici, la police. Je vous demande de vous disperser. Le meeting est terminé. Prenez la sortie nord de la place.

Un cri de fureur couvrit la voix de l'orateur, et les Vieux s'avancèrent, poussés par une vague d'excitation. Mais les cris se calmèrent, et on put entendre de nouveau la voix de Reeves.

— Mes amis... calmez-vous maintenant... je veux que vous preniez sur vous... tout ça n'est pas de votre faute. Le commissaire ici présent m'a expliqué la situation et je peux voir, de là où je suis, que ça n'a rien de commun avec notre réunion. Il y a quelques problèmes à Fourteen Street — NON! — pas par ici, vous allez recevoir des coups, la police est là-bas et ne vous laissera pas passer. Je les vois arriver. Il y a les déchiqueteuses, et la police a parlé de câbles volants...

Un murmure accueillit ces derniers mots. La foule frissonna et s'ébranla en direction du nord de la ville, quittant Union Square et la 14e Rue. Tous les vieillards dans la foule savaient ce qu'étaient les câbles volants.

Andy avait dépassé le podium de l'orateur. La foule était clairsemée maintenant, il pouvait voir le gros de la troupe bloquant la 14e Rue dont il prit alors la direction. Il y avait des policiers dans le coin éloigné, nettoyant les abords du parc. Le plus proche leva son bâton et cria :

— Reste ici, mon vieux, ou tu vas avoir des ennuis.

Il hocha la tête puis se détourna quand Andy lui montra sa plaque.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Andy.

— Il est en train d'y avoir une véritable émeute et ça va tourner mal. Reviens ici, toi!

Il frappa sa matraque sur la grille, et un homme chauve marchant sur des béquilles d'aluminium s'arrêta, hésita un instant, puis revint vers le parc.

— Il y avait des soldes éclairs chez *Klein's*, vous savez : ils mettent brusquement des affiches sur les vitrines pour vendre des trucs rapidement. Ils ont déjà fait ça sans problèmes. Simplement, cette fois-ci, ils avaient des steaks de soylent.

Il éleva la voix pour couvrir le bruit de deux hélicoptères verts et blancs qui approchaient.

— Une vieille folle qui avait acheté les siens est allée tout raconter au reporter de télé du coin de la rue. Résultat : les gens viennent de partout et bloquent la moitié des rues. Voilà le câble qui va couper ce côté-ci!

Andy remit sa plaque dans sa poche et aida les policiers en uniforme à repousser la foule aussi loin que possible. Ils ne protestaient pas; ils regardaient les hélicoptères en essayant de fuir, piaffant comme du bétail. Les hélicoptères avancèrent lentement en lâchant les bobines de câble qui tombèrent lourdement.

Ce n'était pas du fil barbelé ordinaire. Il avait en son centre un câble en acier-trempé-à-mémoire, métal qui, quelle que soit la façon dont il est tressé ou coulé, retourne à sa forme originelle quand on débloque son emballage. Alors qu'un fil ordinaire serait tombé en tas, celui-ci tentait de reprendre sa forme primitive, remuant sans cesse comme une bête aveugle en déroulant ses anneaux et en s'étendant sur la largeur de la rue. Des policiers portant des gants épais en avaient empoigné les extrémités et les dirigeaient dans la bonne direction afin de former une barrière au milieu de la route. Deux bobines déroulées se rencontrèrent et se livrèrent une bataille absurde, s'enroulant l'une autour de l'autre et s'élevant en l'air pour retomber et lutter de nouveau en s'entortillant dans une espèce d'étreinte monstrueuse. Quand le dernier toron demeura immobile en travers de la voie, la rue était bloquée par un mur de barbelé haut et large d'un mètre.

Mais l'agitation n'était pas terminée; les gens avançaient toujours le long des rues qui n'avaient pas encore été bloquées par le fil. Pour le moment la situation était dans l'expectative. Il fallait encore du fil pour maintenir le flot, mais on devait repousser la foule pour dégager un espace afin d'étendre le fil. La police était bousculée en avant et en arrière, tandis qu'au-dessus de leurs têtes les hélicoptères vrombissaient comme des abeilles en colère.

Un bruit d'explosion fut suivi de cris perçants. La pression de la multitude avait fait éclater la vitrine de *Klein's*, et des corps s'entassaient sur les débris de glace; il y eut du sang et des gémissements. Andy se tailla un chemin jusqu'à la vitrine; une femme aux yeux exorbités, le sang lui coulant d'une plaie au front, lui bondit dessus puis fut emmenée. Andy pouvait à peine bouger et, derrière les voix hurlantes, il entendait le sifflement déchirant des avertisseurs de police. Les gens

pénétraient par la vitrine brisée, allant jusqu'à piétiner les blessés ensanglantés, en essayant d'attraper les boîtes empilées. C'était l'arrière-boutique du rayon d'alimentation. Andy cria en arrivant plus près. Il pouvait à peine entendre sa voix dans le vacarme. Il empoigna un homme qui s'enfuyait de la vitrine, les bras chargés de paquets. Il ne put l'atteindre, mais d'autres le firent, et l'homme dérapa et tomba, les mains tendues pour essayer de ressaisir les paquets qui s'éparpillaient autour de lui.

— ARRETEZ! ARRETEZ! cria-t-il comme s'il était pris dans un cauchemar.

Un jeune Chinois maigre, vêtu d'une chemise pleine de pièces, bondit de la vitrine presque sur la pointe des pieds, portant une caisse de steaks de soylent contre sa poitrine, et Andy ne put que tendre les mains désespérément. Le garçon regarda autour de lui sans le remarquer et, plié en deux pour cacher son fardeau, commença à longer la foule contre le mur, forçant le passage de sa maigre carrure. Puis on ne vit plus que ses jambes, les muscles tendus comme s'il remontait un torrent, les pieds à moitié dégagés de ses sandales taillées dans des vieux pneus. Il partit, et Andy l'oublia tandis qu'il atteignait la vitrine cassée et se hissait au côté du policier en tenue, à la chemise déchirée, qui l'avait précédé là. Le policier frappait avec sa matraque les bras qui se tendaient. Andy le rejoignit et repoussa un pillard qui tentait de s'immiscer entre eux puis poussa le corps inconscient et remit les paquets empilés dans le magasin. Les sirènes mugirent, et un jet de vapeur s'éleva au-dessus de la foule tandis que les chars antiémeutes se frayaient un chemin dans la foule à grands coups de jets d'eau.

II

Billy Chung s'arrangea pour dissimuler l'emballage de plastique des steaks de soylent sous sa chemise. Quand il se penchait en deux, ça ne se remarquait pas trop. Pendant quelque temps il put continuer à marcher mais la pression devint trop forte, et il dut s'adosser au mur pour repousser l'armée de jambes qui l'attaquaient et projetaient son visage contre la brique brûlante et poussiéreuse. Il n'essayait plus de bouger, mais un genou le frappa à la tête en l'assommant à moitié. La dernière chose dont il garda le souvenir fut le jet d'eau fraîche vaporisée contre son dos. Les chars antiémeutes étaient arrivés. Une colonne d'eau le balaya, le plaqua contre le mur et passa son chemin. Maintenant la pression de la foule avait disparu, et il se releva en tremblant, regardant autour de lui pour voir si quelqu'un avait remarqué son paquet. Personne ne l'avait vu. Le restant de la foule se dispersait parmi les lourds chars antiémeutes. Billy les rejoignit en se dirigeant vers Irving Place. Il cherchait désespérément une place où il pourrait se cacher pour avoir quelques instants de solitude, la chose la plus difficile à trouver dans cette ville. L'émeute était terminée et, d'ici peu, quelqu'un allait le remarquer, se demander ce qu'il avait sous sa chemise et le lui prendre. Ce n'était pas son quartier, il n'y avait même

pas un seul Chinois dans le voisinage, on allait le remarquer, le voir... Il commença à courir un peu puis ralentit lourdement. Maintenant il marchait d'un pas rapide.

Là : une tranchée creusée jusqu'aux fondations, avec des tuyaux et une flaque d'eau au fond. Il s'assit à côté du trottoir défoncé, s'appuya à la palissade qui entourait le trou. Il se pencha en avant, observant les alentours du coin de l'œil. Personne ne le regardait, mais il y avait beaucoup de monde près de lui. Des gens sortaient des maisons ou s'asseyaient sur les marches pour voir passer la foule hagarde. Un homme courait au milieu de la rue en portant un gros paquet sous son bras. Quelqu'un l'attrapa et il tomba en hurlant tandis que l'autre saisissait les crackers qui s'éparpillaient au sol. Au moment où personne ne le regardait, Billy sourit et enjamba la palissade, enfonçant dans la boue jusqu'aux chevilles. On avait coupé un tuyau d'une trentaine de centimètres de large, faisant ainsi un petit abri où il put se cacher. Ce n'était pas parfait, mais ça irait très bien. De dessus, on ne pouvait voir que ses pieds. Il s'étendit sur la terre fraîche et déchira l'emballage.

« Regarde-moi ça, regarde-moi ça », se répéta-t-il en rigolant jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il bavait et devait cracher un peu de salive. Des steaks de soylent, une pleine boîte, tous plats et marrons, aussi grands que la main. Il mordit l'un d'eux, engloutissant les morceaux jusqu'à s'étrangler, s'aidant de ses doigts sales pour remplir sa bouche jusqu'à ce qu'elle soit si pleine qu'il put à peine avaler. Il y a combien de temps qu'il n'avait pas mangé quelque chose comme ça?

Billy mangea ainsi trois steaks de soylent, s'arrêtant çà et là entre les bouchées, faisant attention à ne pas se montrer, regardant de temps à autre au travers de sa tignasse noire. Personne ne le regardait. Il en

reprit, mangeant lentement maintenant. Il s'arrêta seulement quand son estomac fut plein, se plaignant de ce travail inhabituel. Quand il attrapa le dernier paquet, il fut désolé d'avoir déjà mangé tant de steaks. Il *fallait* qu'il vole. Les steaks étaient volés, et il aurait pu tout aussi bien se remplir l'estomac avec des crackers. Nom de Dieu! La boîte de plastique était trop voyante et trop grosse pour être transportée sous sa chemise. Il fallait envelopper les steaks dans quelque chose. Peut-être dans son mouchoir. C'était un chiffon coupé dans un vieux drap. Il mit les dix steaks restants dedans, en nouant les coins pour les empêcher de tomber. Il glissa le paquet sous la ceinture de son short. Ça ne faisait pas une bosse trop visible, mais ça compressait désagréablement son estomac plein. Enfin, ça allait.

— Qu'est-ce que tu fais dans ce trou, mon petit gars? demanda une des grosses bonnes femmes assises sur les marches d'à côté alors qu'il revenait dans la rue.

— La ferme! cria-t-il en courant au coin de la rue, poursuivi par le cri des mégères.

Petit gars! Il avait dix-huit ans; il n'était peut-être pas très grand, mais ce n'était pas un gosse!

Il courut tout du long jusqu'à Park Avenue (il ne fallait pas qu'un des gangs du coin s'occupe de lui), puis marcha dans la ville jusqu'à ce qu'il atteigne le marché aux puces de Madison Square.

La foule, la chaleur, le brouhaha des voix tintant aux oreilles, l'odeur de la crasse ancienne, la poussière, les gens entassés; un tourbillon humain qui bouge, s'arrête dans les stands pour désigner les vieux costumes, les robes, les vieux éléments de décoration, discuter les prix de tout cet amas de débris avec des moues de mépris et des yeux écarquillés d'étonnement. Les vendeurs vantaient les mérites de leurs marchandises tandis que les gens se promenaient,

laissant prudemment passer les deux policiers qui surveillaient tout en permanence, restant cependant toujours dans l'allée principale qui divisait la place, abandonnant la masse grise des vieilles tentes pyramidales de l'armée qui formaient, depuis bien longtemps, le village, temporaire, de toile. La police restait à l'écart des petits sentiers serpentant parmi les cabanes, les stands et les abris qui encombraient la place, à distance respectueuse du marché où tout se vendait et où tout s'achetait. Billy enjamba un mendiant aveugle, dépassa l'éventaire d'un vendeur de graines et continua son chemin. Il s'arrêta finalement devant une voiture à bras chargée de vieilles boîtes de plastique, de gobelets, d'assiettes et de bols, aux couleurs passées.

— Bas les pattes!

La matraque s'abattit sur le bord de la charrette et Billy retira ses doigts en vitesse.

— Je ne tripote pas votre truc, dit-il d'une voix plaintive.

— Barre-toi si tu n'achètes rien, dit l'homme, un Oriental au visage fin et aux cheveux blancs.

— Je n'achète pas, je vends.

Billy s'approcha et chuchota de telle sorte que seul l'homme pût l'entendre :

— Vous ne voulez pas des steaks de soylent?

Le vieillard eut un regard fuyant.

— Marchandise volée, je suppose, dit-il d'un air fatigué.

— Alors! vous les voulez ou pas?

L'homme eut un sourire inexpressif.

— Bien sûr, que je les veux. Combien en as-tu?

— Dix.

— Un dollar et demi chacun. Quinze dollars.

— Merde alors! Je préfère encore les manger moi-même. Trente dollars pour l'ensemble.

— Nous savons bien tous les deux ce que ça vaut. Vingt dollars pour l'ensemble. Un point, c'est tout.

Il avait deux vieux billets de dix dollars dans la main.

Billy lui passa le mouchoir, et le type regarda le contenu.

— D'accord, dit-il. (Il attrapa les steaks qu'il enveloppa dans un bout de papier et rendit le mouchoir.) J'ai pas besoin de ça. (Maintenant que la transaction était terminée, il souriait.) Tu vas souvent au club de Mott Street?

— Vous rigolez? dit Billy en prenant l'argent.

— Tu devrais. Tu es chinois, et tu m'as vendu ces steaks parce que moi aussi je suis chinois. Tu savais que tu pouvais avoir confiance. Ça montre que tu réfléchis bien...

— La ferme, pépé. (Il se frappa la poitrine avec le pouce.) Je suis de Taiwan, et mon père était général. Alors le seul truc que je sais, c'est que des Chinetoques dans votre genre, j'en ai rien à foutre.

— Saligaud!

Il leva son bâton, mais Billy était déjà parti.

Les choses allaient changer maintenant; sûrement! Il se baladait dans la foule, insensible à la chaleur, serrant son argent dans sa poche. Vingt dollars. Plus que ce qu'il avait jamais eu dans toute sa vie. Le plus qu'il avait jamais eu avant, c'étaient les trois dollars quatre-vingts qu'il avait piqués à travers la fenêtre ouverte d'un appartement. C'était difficile de trouver de l'argent liquide; pourtant c'était la seule chose qui comptait. Il n'y en avait jamais à la maison. Les cartes de rationnement de la Sécurité Sociale suffisaient à tout. C'est-à-dire à survivre, à avoir de quoi manger, mais il fallait de l'argent liquide pour se débrouiller. Et maintenant de l'argent, il en avait.

Il tourna à la Neuvième Avenue vers le Western Union de Chelsea. La fille, au visage peint comme une roue de carrosse, assise derrière le comptoir, lui lança

un regard glissant qui alla se perdre, au-delà de la vitre, vers la circulation. Elle se passa un mouchoir sur les lèvres puis essuya son menton ridé. Les opérateurs, penchés sur leur travail, ne regardaient pas. Ici c'était calme, avec simplement le bruit du télétype et la rumeur assourdie de la ville qui arrivait à travers la vitre. Les six gars assis le dos au mur le regardèrent avec suspicion, leurs yeux fureteurs près à se remplir de haine. En s'approchant de l'employé, il entendit le craquement du banc et un raclement de pieds. Il dut prendre sur lui pour ne pas se retourner et fit semblant d'attendre, mimant la patience, pour que le type le remarque.

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit gars? dit l'employé, un homme dans la cinquantaine, plein de rancune pour un monde qui n'avait pas tenu ses promesses.

— Vous n'avez pas besoin d'un coursier, monsieur?

— Pas la peine, on a déjà trop de gosses.

— Je ferai mon boulot, monsieur. J'ai travaillé un peu, vous savez. J'ai l'argent de ma paye.

Il sortit un des billets de dix dollars et le posa sur le comptoir. Le type l'observa brièvement, puis son regard se perdit de nouveau.

— On a trop de gosses.

Le banc craqua, et des pas s'immobilisèrent derrière Billy. Le gars se mit à parler d'une voix d'une violence contenue.

— Ce Chinetoque vous fait des ennuis, monsieur Burgger?

Billy reprit son argent dans sa poche et garda la main dessus.

— Assieds-toi, Roles, dit l'homme. Tu connais mon règlement sur les bagarres.

Il regarda les deux garçons, et Billy comprit ce qu'était le règlement. Il ne travaillerait pas ici s'il n'agissait pas rapidement.

— Merci de m'avoir laissé vous parler, monsieur Burgger, dit-il avec innocence en reculant; puis, se retournant, il écrasa, de tout son poids, les pieds du garçon. Je ne vous dérangerai plus.

Le gars poussa un cri et envoya un grand coup de poing sur l'oreille de Billy. Il chancela, paraissant à moitié assommé, mais ne fit aucune tentative pour se défendre.

— O.K., Roles, dit M. Burgger avec dégoût, tu es vidé, fous le camp.

— Mais... monsieur Burgger, dit-il d'un air malheureux, vous ne connaissez pas ce Chinetoque...

— Va-t'en! dit M. Burgger à moitié relevé, en pointant un doigt vengeur sur le garçon qui restait bouche bée. Dehors!

Billy s'écarta, se faisant oublier un instant, en sachant assez long pour ne pas sourire. Finalement, le garçon comprit qu'il n'y avait rien à faire, et il partit, non sans avoir lancé à Billy un regard brûlant de rancune.

— Eh bien, mon garçon, on dirait que tu as trouvé un boulot. Quel est ton nom?

— Billy Chung.

— Chaque télégramme porté est payé cinquante *cents*.

Il alla vers le compteur sur le bureau.

— Tu prends un télégramme et tu laisses au bureau un dépôt de dix dollars. Quand tu reviens, tu reçois dix dollars cinquante. C'est clair?

Il posa un cahier de comptabilité sur le comptoir entre eux deux, et ses yeux tombèrent sur lui. Billy regarda et lut ces mots écrits à la craie : QUINZE CENTS DE POURCENTAGE

— Ça me va, monsieur Burgger.

— D'accord. Va sur le banc et tais-toi. Au moindre ennui, à la moindre bagarre, le même sort que Roles.

— Oui, monsieur Burgger.

Quand il s'assit, les autres le regardèrent avec suspicion sans rien dire. Au bout de quelques minutes, un petit Noir, encore plus petit que lui, s'approcha en murmurant :

— Combien il a demandé de pourcentage?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Fais pas l'idiot. On travaille pas ici sans pourcentage.

— Quinze.

— Je vous avais dit qu'il le ferait, souffla un autre d'un air farouche. Je vous avais dit qu'il ne s'arrêterait pas à dix.

Il se tut immédiatement quand l'employé regarda dans leur direction.

Après cela, il ne se passa rien. Quelques autres eurent des télégrammes à porter, mais on ne l'appela jamais. Les steaks de soylent lui pesaient sur l'estomac, et il dut par deux fois aller aux misérables W.C. au fond du bâtiment. Les ombres étaient plus longues dans la rue, mais l'air était toujours aussi lourd. Peu après six heures, trois autres garçons arrivèrent et prirent place sur la banquette. M. Burgger regarda le groupe avec une expression de colère, la seule apparemment qu'il eût à sa disposition.

— Ceux qui veulent peuvent foutre le camp.

Billy en avait eu assez pour un premier jour et il partit. Il avait les genoux fatigués d'être resté assis, et les steaks étant finalement descendus, il commença à penser au dîner. Il savait ce qu'il y aurait à manger. La même chose tous les soirs depuis des années. Sur le quai une petite brise venait de la rivière, et il marcha lentement le long de la Douzième Avenue, sentant la fraîcheur sous ses bras. Il s'arrêta dans l'ombre, dénoua sa sandale et glissa les deux billets dans la boucle. C'était à lui et à lui seul. Il ferma la boucle et grimpa les marches conduisant au WAVERLY BROWN, mouillé au quai n°62.

On ne voyait pas le fleuve. Reliées ensemble par des chaînes et des cordages, les rangées de vieux transporteurs de troupes faisaient un paysage aux formes étranges, encombré de tuyaux, de cheminées et de toutes sortes de superstructures rajoutées. Au milieu, on voyait l'unique pilier du pont Wagner qui n'avait jamais été terminé. Cette vue n'avait rien d'étrange pour Billy : il habitait là depuis que sa famille et les autres réfugiés formosans étaient venus s'y installer provisoirement. On n'avait pas trouvé d'autres places pour les accueillir et à l'époque on avait pensé que les bateaux (certains dataient de la Seconde Guerre mondiale) étaient une idée brillante.

Billy prit le chemin du Colombia Victory, et rentra dans l'appartement 107.

— Il est bien temps de rentrer, lui dit sa sœur Anna. Tout le monde a fini de manger. Tu as de la chance que je t'aie gardé quelque chose.

Elle prit son assiette sur une étagère et la posa sur la table. Elle n'avait que trente-sept ans, et ses cheveux étaient déjà presque gris. Elle était voûtée. Ses espérances de quitter jamais sa famille et la ville flottante s'étaient envolées depuis longtemps. Elle était la seule des enfants Chung à être née à Formose, mais son souvenir de l'île était aussi vague que l'écho d'un beau rêve.

Billy regarda les tranches de purée d'avoine et les crackers marrons. Son gosier s'était resserré : les steaks étaient toujours présents dans sa mémoire.

— Je n'ai pas faim, dit-il en repoussant son assiette.

Sa mère aperçut le geste et tourna le dos à l'écran de télévision. C'était la première fois qu'elle s'inquiétait de lui depuis son arrivée.

— Pourquoi ne manges-tu pas? C'est de la bonne nourriture.

Elle avait une voix faible et haut perchée, d'autant

plus qu'elle parlait en cantonais. Elle n'avait jamais fait l'effort d'apprendre plus que quelques mots d'anglais, et la famille ne parlait jamais cette langue à la maison.

— Je n'ai pas faim. (Il chercha un mensonge qui pourrait la satisfaire.) Il fait trop chaud. Tiens, mange.

— Je n'enlèverai jamais le pain de la bouche de mes enfants! Les jumeaux le mangeront, si tu n'en veux pas.

Elle se remit à regarder la télévision tout en parlant. Le vacarme des voix amplifiées se mêlait aux cris perçants des deux garçons de sept ans qui se disputaient un jouet dans le coin de la pièce.

— Allez, donne-le-moi. Je vais en prendre d'abord un morceau. Je donne toujours la plupart de mes repas aux enfants.

Elle mit un cracker dans sa bouche et commença à le mastiquer avec des mouvements de rongeur. Il y avait peu de chances que les jumeaux aient la moindre chose : elle s'était fait une spécialité de consommer les croûtes, les miettes et les épluchures. Cela se voyait à sa figure rondelette. Elle attrapa un deuxième cracker sans décoller son regard de l'écran.

Billy avait la gorge de plus en plus serrée. Il apercevait tout à coup avec malaise la proximité des cloisons de fer, entendant les criailleries de ses frères, le fracas de la télévision et sa sœur qui lavait la vaisselle. Il passa dans l'autre pièce, la seule autre qu'ils eussent, et il tira la lourde porte de métal derrière lui. C'était une chambre minuscule, presque entièrement remplie par le lit où sa mère et sa sœur dormaient. On avait percé une fenêtre dans la paroi, une petite ouverture rectangulaire découpée au chalumeau dont on découvrait encore les traces malgré ses trente ans d'âge. En hiver, elle était recouverte, mais maintenant il pouvait s'y accouder et observer ainsi, au-delà de la

masse des bateaux, les lumières de la côte de New Jersey. Il faisait presque nuit, mais l'air qu'il sentait sur son visage était aussi chaud qu'il l'avait été pendant la journée.

Quand les barbillons de métal laissés par le chalumeau commencèrent à lui entailler le bras, il alla se passer un peu d'eau sur le visage. L'eau de la vasque située derrière la porte était sale, mais il se sentit un peu rafraîchi. Il alla s'asseoir sur le lit et regarda la photo de son père, seul élément de décoration sur les murs. Le capitaine Chung Peifu de l'armée du Kuomintang. Un soldat de carrière qui avait consacré sa vie à la guerre sans s'être jamais battu. Né en 1940, il avait été élevé à Formose et était devenu un des soldats de la deuxième génération de la désuète armée de Chiang Kaï-chek. Quand le maréchal était mort brusquement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le capitaine Chung n'avait joué aucun rôle dans la révolution de palais qui avait finalement mis au pouvoir le général Kung. Quand eut lieu la fameuse invasion continentale, il était à l'hôpital avec la malaria et y resta tout le long des Sept Jours Mortels. Il avait été un des tout premiers à être évacué après la défaite, avant même sa famille. Sur la photo, il avait l'air austère et militaire, pas malheureux, d'après les souvenirs de Billy. Il s'était suicidé le lendemain de la naissance des jumeaux.

Un peu comme un vieux souvenir, la photo pâlit dans l'obscurité, se raviva, puis disparut complètement. Ce soir, ils coupaient le courant un peu plus tôt, ou alors il y avait encore quelque chose qui n'allait pas. Il reposait dans la chaleur suffocante, sentant le lit se réchauffer contre son dos, et les murs se rapprocher de plus en plus comme un couvercle de boîte métallique. Il n'en put plus et alla dans l'autre pièce. Ce n'était pas mieux, et peut-être même pire. Sa mère faisait fonctionner machinalement le générateur

qui alimentait le poste. Elle remarqua qu'il essayait de partir. Elle tenta de lui passer le générateur qu'elle continuait machinalement à actionner.

— Tu vas tourner ça, j'ai la main fatiguée.

— Je sors. Laisse faire Anna.

— Tu vas faire ce que je te dis! hurla-t-elle. Tu vas m'obéir. Un fils doit obéir à sa mère.

Elle était si en colère qu'elle en oublia d'actionner le générateur; l'écran devint noir, et instantanément les jumeaux se mirent à pleurer, tandis qu'Anna, en leur disant de se taire, ne fit qu'ajouter à la confusion. Il s'enfuit et ne s'arrêta pas avant d'être arrivé sur le pont, en nage et essoufflé.

Il n'y avait rien à faire, pas un seul endroit où aller; la ville se compressait tout autour de lui. Pas le moindre mètre carré sans des gens, des enfants, du bruit et de la chaleur. Il se pencha pour vomir par-dessus le parapet.

Machinalement, sans savoir vraiment ce qu'il faisait, il prit le chemin de la Vingt-troisième Rue. C'était dangereux de se promener la nuit dans la ville. Il devrait peut-être aller jeter un coup d'œil à la Western Union, ou alors il était encore trop tôt pour les déranger? Il tourna à la Neuvième Avenue et regarda l'enseigne jaune et bleue en se mordant les lèvres avec incertitude. Un gosse sortait avec un message sous le bras. Cela faisait de la place pour un autre. Il devait y aller.

Quand il ouvrit la porte, son cœur tressauta en voyant le banc vide. M. Burgger le regarda, et l'expression de colère sur son visage était aussi fraîche qu'elle l'était cet après-midi.

— C'est une bonne chose que tu aies décidé de revenir, sinon ça n'aurait plus été la peine. Tout bouge ce soir, je ne sais pas pourquoi. Va porter ça.

Il termina la rédaction d'une adresse puis colla l'enveloppe et posa le message.

— Le fric sur le comptoir.

Billy se cassa un ongle en essayant d'ouvrir la boucle de sa sandale. Il posa le billet et sortit à toute vitesse, s'adossant à un mur dès qu'il fut hors de vue du bureau. Il y avait assez de lumière pour qu'il puisse lire l'adresse :

Michael O'Brien
Chelsea Park North
W. 28 ST.

Il connaissait cette adresse mais, bien qu'il soit passé de nombreuses fois devant les façades, il n'était jamais entré dans ces luxueuses demeures construites en 1976, après que les autorités de la ville eurent délivré par corruption des permis de construire dans le parc de Chelsea. C'étaient des bâtiments entourés de murs, avec des terrasses construites dans un style néo-féodal, s'adaptant parfaitement à leur objectif qui était de tenir les masses à l'écart. Il y avait une entrée de service par-derrière, et Billy pressa un bouton.

— Cette entrée est fermée pour cinq cents heures.

Il serra le message contre sa poitrine en un spasme de peur au moment où la voix enregistrée énonçait son verdict. Maintenant il faudrait qu'il passe par la grande entrée avec ses lumières, le portier, les gens. Il regarda ses jambes nues et essaya d'effacer un peu leur crasse. Il réussit à être à peu près propre, mais il n'y avait rien à faire pour ses vêtements déchirés et froissés. Normalement il n'y faisait pas attention : tous les gens qu'il voyait étaient habillés de la même façon, mais il savait qu'ici ce serait différent. Il ne voulait pas s'affronter aux gens de cet immeuble et maintenant il regrettait d'avoir pris ce boulot. Il fit le tour du bâtiment, se dirigeant vers l'entrée brillamment éclairée.

Le gardien était derrière un guichet de verre protégé par des barreaux. Il avait les mains croisées derrière la tête et ne bougea pas, même quand Billy s'arrêta devant lui. Il restait à le regarder, sans le moindre changement d'expression. La porte ne s'ouvrit pas. N'ayant pas assez confiance en lui pour dire quoi que ce soit, Billy tint le message de telle sorte que le nom puisse être vu de l'intérieur du guichet. Le gardien pressa un bouton. Un pan de glace et de barreaux glissa sur le côté de la porte avec un sifflement sourd.

— J'ai un message...

Billy se rendait tristement compte de l'hésitation et de la terreur qu'exprimaient sa voix.

— Newton!

Une porte s'ouvrit au fond du vestibule. Il y eut des éclats de rire, brusquement effacés quand un homme sortit en fermant la porte derrière lui. Il était habillé avec le même uniforme que le portier, noir avec des boutons dorés, mais avec un seul galon sur les épaules; alors que l'autre avait des épaulettes rutilantes.

— Qu'est-ce que c'est, Charlie? demanda-t-il.

— Un gosse avec un télégramme. Je ne l'ai jamais vu avant.

Charlie leur tourna le dos et reprit sa position de chien de garde derrière la porte. Il avait fait son devoir.

— C'est un vrai message, dit Newton en l'arrachant des mains de Billy.

Il passa ses doigts sur l'en-tête gravée de la Western Union, puis passa rapidement ses mains sur la chemise, le short et l'entre-jambes du garçon.

— Ça va. (Puis il ajouta en riant :) Sauf qu'il va falloir que je me lave les mains, maintenant.

— D'accord, mon petit gars, dit le portier sans se retourner, va porter ça et reviens vite.

Le vigile lui tournait également le dos alors que

Billy restait au milieu du vestibule, sans indication pour savoir où aller. Il voulait demander des instructions, mais ne le put pas : la supériorité et le mépris machinal des hommes l'avaient désarmé, l'avaient complètement abattu au point que tout ce qu'il voulait, c'était trouver un endroit où se cacher. Finalement il aperçut la porte d'un ascenseur. Il avait d'abord pris ça pour un gigantesque orgue d'église. Le liftier le regarda entrer, son télégramme brandi devant lui, comme si c'était un bouclier contre l'hostilité de l'environnement.

— J'ai un message pour M. O'Brien.

Il avait la voix blanche et presque cassée. Le liftier, à peine plus âgé que Billy, eut un reniflement à moitié crédible; il était jeune, mais il travaillait déjà dur pour attraper les bonnes manières du service.

— O'Brien, 41-E, et c'est au quatrième, si par hasard tu n'es pas au courant des immeubles à appartements.

Il resta là, bloquant l'entrée de l'ascenseur, et Billy ne savait que faire.

— Je pourrais... C'est-à-dire... l'ascenseur...

— Tu ne vas pas emprunter l'ascenseur des locataires. L'escalier est là-bas.

Billy sentait les yeux furieux qui le suivaient alors qu'il traversait le vestibule. Pourquoi étaient-ils comme ça? Ce n'est pas parce qu'ils travaillaient dans un endroit comme ça qu'ils y vivaient. Ça aurait été une bonne blague, des types comme ça vivant ici. Même ce gros porc de portier. Quatre étages. Il fut essoufflé dès le premier. Son corps était couvert de sueur; l'air était confiné et brûlant. Il se trompa de direction dans le couloir avant de découvrir que les numéros étaient en ordre décroissant jusqu'au zéro. Le 41-E était comme les autres, sans bouton ni poignée. Simplement une petite plaque avec le nom *O'Brien* inscrit dessus. La porte s'ouvrit quand il la toucha.

Après avoir jeté un coup d'œil, il entra et aperçut une pièce sombre, avec une autre porte devant lui. Il eut un sentiment de panique quand la porte se referma derrière lui et qu'une voix venant apparemment du ciel, se mit à prononcer ces mots :

— Que voulez-vous?

— Télégramme, Western Union, dit-il en regardant la pièce pour trouver la source de la voix.

— Montrez-moi l'enveloppe.

C'est alors qu'il comprit que la voix venait d'une petite grille au-dessus de la porte intérieure, juste à côté de l'œil glacé d'une caméra de télévision. Il tendit l'enveloppe de telle sorte qu'elle soit en vue de l'objectif. Cela dut satisfaire l'observateur invisible. Il entendit le déclic de la mise hors-circuit de la caméra, et la porte s'ouvrit devant lui en laissant passer une vague d'air frais.

— Donnez-moi ça, dit Michael O'Brien, et Billy lui tendit l'enveloppe qu'il descella d'un coup de pouce.

Malgré la cinquantaine bien sonnée, ses cheveux gris, sa bedaine impressionnante et sa double rangée de bagues, O'Brien portait toujours les stigmates de ses jeunes années sur les quais du West Side : des cicatrices aux mains et sur le côté du cou, et un nez cassé qui n'avait jamais été opéré correctement. Il en avait eu assez, un jour, d'être docker et, à l'hôpital St. Vincent où il était soigné pour son nez cassé, il avait décidé de changer de vie. C'était dans les années soixante et depuis, on ne savait trop ce qu'il faisait, mais de toute façon il n'avait apparemment pas à regretter son changement d'orientation. Avec son mètre quatre-vingt-dix, drapé dans une robe de chambre multicolore qui le faisait ressembler à un éléphant de cirque, il aurait pu avoir l'air ridicule, mais il ne l'était pas. Il en avait trop vu, trop fait, il était trop sûr de sa puissance pour être risible — même s'il

bougeait ses lèvres en lisant et fronçait les sourcils en déchiffrant le télégramme.

— Attendez ici, je vais en faire une copie, dit-il en arrivant au bout.

Billy secoua la tête, content d'attendre dans ce hall si richement décoré et si frais.

— Shirl, où est ce nom d'un chien de bloc? cria O'Brien.

On entendit une réponse murmurée derrière la porte de gauche qu'O'Brien ouvrit. Il rentra dans la pièce. Les yeux de Billy le suivirent machinalement à travers l'encadrement de la porte jusqu'au lit aux draps blancs et à la femme qui y était couchée.

Elle était à plat ventre, déshabillée, sa chevelure rousse répandue sur l'oreiller. Elle avait une peau d'un blanc nacré avec des taches de rousseur sur les épaules. Billy Chung se tenait immobile, le souffle suspendu. Elle était à moins de trois mètres. Elle croisa ses jambes l'une sur l'autre, accentuant la rondeur de ses fesses. O'Brien lui parlait mais les mots étaient indistincts. Enfin elle alla vers la porte et le vit.

Il ne pouvait rien faire, il ne pouvait plus bouger ni détourner les yeux. Elle voyait qu'il la regardait.

La fille lui sourit; il voyait sa poitrine ronde et ferme, ses seins aux pointes roses. La porte se referma en claquant.

Quand O'Brien ouvrit la porte pour sortir quelques instants plus tard, elle n'était plus au lit.

— Une réponse? demanda Billy en reprenant le message, se demandant si sa voix sonnait aussi étrangement aux oreilles de l'homme qu'aux siennes.

— Non, pas de réponse, dit O'Brien en ouvrant la porte d'entrée.

Billy avait maintenant l'impression que le temps s'était ralenti. Il voyait avec précision la porte ouverte, la serrure brillante, le loquet en métal, le mur. Pourquoi était-ce si important?

— Vous ne me donnez pas de pourboire, monsieur? demanda-t-il, simplement pour rester un instant de plus.

— Fous le camp avant que je ne te botte le cul.

Il était dans le couloir, et la chaleur le frappa doublement alors qu'il sortait d'un appartement frais. Mais il y avait aussi cette chaleur qui lui montait le long du corps, cette sensation qu'il avait déjà éprouvé la première fois qu'il s'était trouvé près d'une fille. Il reposa sa tête contre le mur. Même dans les films, il n'avait jamais vu une fille comme ça. Toutes celles à qui il avait fait leur affaire, il ne les avait aperçues que dans la pénombre. Elles étaient maigres avec une peau grise, aussi sales que lui, avec des sous-vêtements en loques.

Bien sûr, une simple serrure sur la porte intérieure, gardée par un système de contrôle. Mais le système était déconnecté, il avait remarqué ça. Il avait appris des trucs quand Sam-Sam dirigeait les Tigres. Ils avaient dévalisé quelques magasins et fait divers cambriolages avant que les flics ne tuent Sam-Sam. Un pied-de-biche bien affûté ouvrirait cette porte en une seconde. Mais qu'est-ce que cela avait à voir avec cette fille? Elle avait souri, non? Elle pouvait très bien rester là-bas quand le vieux salaud allait au boulot.

Il y avait pas mal de problèmes, et il le savait bien. Cette fille n'aurait rien en commun avec lui. Mais elle avait souri. L'appartement, c'était autre chose. Il faudrait qu'il essaye d'éviter ces gros culs à l'entrée. Mais ça n'avait rien à voir avec la fille. Ça, c'était pour l'argent. Il descendit lentement l'escalier, regardant attentivement au coin du rez-de-chaussée. Il descendit au sous-sol.

Il faut profiter de la chance. Il n'avait rencontré personne et, dans la seconde pièce, il trouva une fenêtre qui avait un système d'alarme également déconnecté. Peut-être que tout le bâtiment était comme ça. Ils étaient en train de le réviser ou bien c'était cassé. Ça n'avait pas d'importance. La fenêtre était couverte de poussière. Il y dessina un cœur, de telle sorte qu'il pût la reconnaître de l'extérieur.

— Ça t'a pris beaucoup de temps, mon petit gars, dit le portier quand il revint.

— Il a fallu que j'attende qu'il copie le message et écrive une réponse. C'est pas de ma faute.

Il récitait son mensonge avec une sincérité inattendue. C'était facile.

Le portier ne demanda pas à voir l'enveloppe. La porte s'ouvrit de nouveau avec son bruit de soupir, et il se retrouva dans la rue étouffante, sale et noire.

III

Derrière le ronflement du climatiseur, un bruit si constant que l'oreille finissait par l'oublier, on pouvait sentir battre le pouls de la ville : c'était quelque chose qu'on entendait moins qu'on ne le ressentait. Shirl aimait ça; elle aimait cette distance et ce sentiment de sécurité que lui donnaient l'obscurité et l'épaisseur des murs. Il était tard. La pendule à lettres lumineuses disait 3 : 24, et passa à 3 : 25 lorsqu'elle la regarda. Elle bougea un peu, et Mike, dans le grand lit à côté d'elle, s'étira et murmura quelque chose dans son sommeil. Elle resta immobile, espérant ne pas l'avoir réveillé. Avant qu'il ne soit venu se coucher, elle avait dormi quelques heures et apparemment c'était suffisant. Avec des mouvements lents, elle se leva pour aller dans le courant d'air. Il était toujours trop brutal, et cela laissait des marques sur sa peau. Elle se passa la main par tout le corps, grimaçant en arrivant à la poitrine : elle aurait des bleus demain et il faudrait qu'elle mette une crème épaisse pour effacer les marques. Mike se mettait en colère chaque fois qu'il lui remarquait un défaut physique ou une égratignure, sans pour autant y penser quand il se livrait à des brutalités sur elle.

Mike émit une espèce de raclement de gorge qui pouvait surprendre quand on n'en avait pas l'habitude, mais Shirl l'avait souvent entendu. Cela voulait dire qu'il était profondément endormi; peut-être qu'elle pourrait prendre une douche sans qu'il le sache! Ses pieds nus ne firent aucun bruit et elle referma la porte de la salle de bains si doucement qu'on n'entendit même pas le loquet. Enfin! Elle alluma les tubes fluorescents et sourit en contemplant l'intérieur en plasto-marbre avec les appareils scintillants comme de l'or. Les murs étaient insonorisés, mais s'il n'était pas profondément endormi, il entendrait peut-être l'écoulement d'eau dans les tuyaux. Elle eut un brusque sursaut d'angoisse et regarda le compteur d'eau. Il l'avait branché! Elle eut un soupir de soulagement. Au prix où était l'eau, Mike fermait le compteur à clé pendant la journée. Il lui avait interdit de prendre des douches. Mais il en prenait sans arrêt et, si elle désobéissait une fois de temps en temps, il ne pouvait pas le voir d'après le compteur.

C'était exquis et frais, et elle y resta plus longtemps qu'elle ne l'avait pensé; elle se sentit coupable en regardant le compteur. Après s'être essuyée, elle utilisa la serviette pour éponger les gouttes d'eau du bac à douches. Sa peau la picotait un peu et elle se sentit merveilleusement bien. Elle se sourit tout en se mettant de la poudre. Tu as vingt-trois ans, et toujours le même poids depuis tes dix-neuf ans. Sa poitrine avait un peu gonflé, elle utilisait maintenant des soutiens-gorge un peu plus grands, mais c'était très bien puisque les hommes aimaient ça. Elle enfila un peignoir.

Mike était toujours en train de ronfler quand elle traversa la chambre. Il avait l'air épuisé, ces temps-ci. Sans doute ce poids à traîner par la chaleur. Depuis un an qu'elle vivait avec lui, il avait bien dû prendre dix kilos. Surtout le ventre; mais ça ne semblait pas l'inquiéter. Elle alluma la télévision puis passa dans la cuisine. Il y avait une bouteille de vodka. Tous les produits chers étaient théoriquement pour Mike, mais

cela lui était égal. Mike pouvait avoir tout ce qu'il voulait; et puis c'est bon, mélangé avec du concentré d'orange. Si on ajoute du sucre.

Comme d'habitude, elle mit la chaine 19, le Programme Féminin. Elle n'avait jamais vu ce feuilleton. Elle comprit pourquoi en mettant les écouteurs : c'était une série anglaise; ils avaient tous des accents bizarres et c'était difficile à suivre. Une femme venait d'accoucher. Son mari venait précisément de s'échapper de prison; mais on apprenait que le père du bébé (un enfant bleu) était en fait le frère du mari. Shirl but une gorgée et s'installa confortablement.

Elle resta devant le poste jusqu'à six heures du matin puis alla laver son verre, s'habilla, prit son sac, ses clés, son porte-monnaie et sortit.

— Bonjour, mademoiselle, dit le liftier avec un sourire dévoilant une rangée de dents plus ou moins gâtées. On dirait qu'il fait encore plus chaud aujourd'hui.

— Aux informations, ils ont dit qu'il faisait vingt-huit.

— Il fait au moins le double. Ils prennent la température en haut des immeubles, mais je parie que dans les rues, il fait beaucoup plus chaud.

— Vous avez sans doute raison.

Dans le vestibule, Charlie, le portier l'aperçut sortant de l'ascenseur et lui dit par micro :

— Fait toujours aussi chaud!

Tab lui dit bonjour en sortant de la salle de garde. Elle sourit, heureuse, comme toutes les fois qu'il lui disait bonjour. C'était le plus gentil garde du corps qu'elle ait jamais connu — et le seul avec qui elle ait jamais fait une passe. Elle ne l'aimait pas seulement pour ça, mais aussi parce que c'était un type sérieux, marié, père de famille, pas du tout le genre à ça.

Mais c'était aussi un bon garde du corps. Pas très grand, pourtant des épaules larges et des muscles saillants. Il lui prit son porte-monnaie, le mit dans sa poche arrière, et empoigna son sac. Quand la porte s'ouvrit, il sortit le premier. Mauvaise habitude mondaine, mais très bonne habitude pour un garde du corps. Il faisait chaud. C'était pire que ce qu'elle attendait.

— Quelque chose de particulier aujourd'hui?

Il lui parlait toujours sans la regarder; ses yeux observaient machinalement la rue. Il marchait lentement, parlait doucement. C'était voulu. C'était ce que les gens exigeaient en général d'un nègre.

— Je vais faire les courses pour le dîner et il faut aussi que j'aille chez *Schmidt's*.

— On prend un taxi, pour garder votre énergie pour la bataille?

— Oui, je crois que ce matin je vais prendre un taxi.

Les taxis n'étaient pas chers, mais le plus souvent elle préférait marcher. Il y avait déjà une rangée de vélos-taxis, avec leurs conducteurs installés à l'ombre, sur le siège arrière. Tab choisit le deuxième et présenta son dos pour qu'elle puisse y grimper.

— Pourquoi pas moi? dit le premier conducteur d'un air furieux.

— Tu as un pneu à plat, répondit paisiblement Tab.

— Il n'est pas à plat, il est juste un peu dégonflé, tu peux...

— La ferme!

Tab leva son poing couronné d'un coup-de-poing américain en acier luisant. L'homme enfourcha son vélo-taxi et dégringola la rue. Les autres conducteurs se détournèrent sans rien dire. Il dit au second conducteur d'aller à Grammercy Market.

Le conducteur allait doucement de telle sorte que Tab pouvait le suivre sans courir. Shirl regardait le spectacle de la rue. Le bar du coin de Park Avenue

avait affiché une pancarte : AUJOURD'HUI BIÈRE A 14 H. Il y avait déjà des gens qui faisaient la queue. Il semblait y avoir beaucoup d'attente, surtout au prix où était la bière cet été. Ils tournèrent à Lexington et s'arrêtèrent au coin de la 21e Rue. Elle descendit et se mit à l'ombre en attendant que Tab paye le conducteur. Un brouhaha de voix venait du marché d'alimentation qui couvrait Grammercy Park. Elle prit une profonde inspiration puis, avec Tab à son côté elle traversa la rue.

Près de l'entrée, il y avait les éventaires de crackers empilés par couleurs.

— Trois livres de vert, dit-elle à son vendeur habituel en regardant les étiquettes de prix... Encore une augmentation de dix *cents!*

— C'est le prix que je le paye, ma p'tite dame, je ne fais pas de bénéfice.

Il mit un poids dans la balance, plaçant les crackers dans l'autre plateau.

— Mais pourquoi les prix continuent-ils à grimper?

Elle prit un morceau de cracker qu'elle se mit à mâcher. La couleur venait de la race d'algue utilisée dans la fabrication, et il lui semblait toujours que les verts étaient meilleurs. Ils avaient moins de goût iodé que les autres.

— C'est la loi de l'offre et de la demande, dit-il en remplissant le sac que Tab lui tendait. Plus il y a de gens et moins il y a de produits...

— Je me demande comment les gens se débrouillent, dit Shirl en s'en allant, se sentant un peu coupable de profiter du salaire de Mike, sachant qu'au fond il gagnait assez peu. Vous voulez un cracker?

Il lui répondit qu'il en prendrait peut-être plus tard. Un groupe de guitaristes, trois garçons et une fille dont la voix faible se perdait dans le brouhaha, se dirigeait lentement vers eux, et Shirl dit à Tab de

leur donner une pièce. Elle attrapa un paquet d'oléo et une petite bouteille de lait synthétique (Mike aimait en mettre dans son Kafé) et dit à Tab de se souvenir de ramener les bouteilles.

— Nous ferons ça demain, si vous sortez.

— Il faudra bien. Mike reçoit des gens à dîner. Je ne sais pas encore combien ils seront ni ce que Mike voudra leur servir.

— Du poisson, c'est toujours bon. Le réservoir est plein, ajouta-t-il montrant le réservoir de ciment.

Shirl monta sur la pointe des pieds et aperçut un banc de tilapia nageant en profondeur.

— 'lapias frais d'Islande, dit la poissonnière. Ils sont arrivés la nuit dernière du lac Ronkonkoma.

— Vous en aurez demain? Je les voudrais frais.

— Tout ce que vous voulez, mon petit, il en arrive cette nuit.

Il faisait encore plus chaud et elle n'avait plus rien à faire là.

— Je crois que maintenant on ferait mieux d'aller chez *Schmidt's.*

Schmidt's était situé dans le sous-sol d'un immeuble de la Seconde Avenue qui avait brûlé. On ne voyait plus qu'une grande carcasse noire où des squatters s'étaient installés. Par-derrière, un passage conduisait à trois marches menant à une lourde porte verte ornée en son centre d'un judas. Un garde du corps se tenait adossé au mur et il leva la main pour saluer Tab; on ne laissait entrer que les habitués. Il y eut un bruit de clés, et un vieillard grimpa les marches.

— Bonjour, monsieur le Juge, dit Shirl.

Le juge Santini et O'Brien se connaissaient bien, et elle l'avait déjà rencontré.

— Saluez Mike pour moi.

Tab lui tendit son porte-monnaie, et elle frappa à la porte. Il y eut une certaine agitation derrière le ju-